

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49763

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sait s'adapter aux réalités et à leurs évolutions. La formation de la triade Lübeck–Hambourg–Brême, concrétisée en 1630 par un traité créant la *nähere Konföderation* des trois villes »hanséatiques«, organisation réduite qui devait survivre pendant plus de deux siècles à la Hanse après la dernière diète générale de 1669, est déjà en germe dès la fin du XVI^e siècle. En accord avec le syndic hanséatique, les trois villes prennent les décisions entre les diètes générales et préparent ces dernières, notamment au sein des »diètes wendes« (*wendische Tagfahrten*) auxquelles sont conviés des délégués des villes chefs des quartiers régionaux. Si les villes westphaliennes cessent d'envoyer des députations aux diètes hanséatiques après 1648, elles n'en continuent pas moins de participer à la vie des comptoirs, et ce bien après 1669, date considérée – à tort – comme celle de la mort de la Hanse. Il est clair qu'une organisation aussi complexe, qui n'est pas née d'un acte unique de fondation², n'a pu disparaître brutalement après une diète – celle de 1669 – qui prévoyait au contraire sa réorganisation. Les réseaux commerciaux qui formaient le substrat du corps politique hanséatique ont évidemment perduré, tout en évoluant, bien après 1669. Il est à souhaiter que de nouvelles thèses se penchent sur les modalités précises de cette survie posthume de la Hanse après 1669.

Marie-Louise PELUS-KAPLAN, Fontenay-aux-Roses

Anja MEUSSER, Für Kaiser und Reich. Politische Kommunikation in der Frühen Neuzeit: Johann Ulrich Zasius (1521–1570) als Rat und Gesandter der Kaiser Ferdinand I. und Maximilian II., Husum (Matthiesen Verlag) 2004, 533 p. (Historische Studien, 477), ISBN 3-7868-1477-5, EUR 46,00.

Avec sa minutieuse biographie du chancelier Zasius, Anja Meußer apporte une contribution de choix à la connaissance du personnel politique de Vienne au XVI^e siècle. Zasius comme ses collègues juristes du gouvernement de Ferdinand I^{er} avait été ignoré voire méprisé par les historiens du XIX^e siècle (par contraste avec l'attitude des érudits de l'âge baroque). À la fin du XIX^e siècle, Goetz ne lui a consacré que deux pages condescendantes dans l'»Allgemeine Deutsche Biographie«, et n'avait publié que 25 lettres de Zasius sur les 2600 qui ont été répertoriées par Anja Meußer dans l'enquête qu'elle a menée dans les principaux dépôts d'archives du monde germanique.

Johann Ulrich Zasius appartient à une famille de juristes d'Autriche antérieure. Son père né à Constance est venu s'établir à Fribourg en Brisgau, où il devint une autorité respectée en matière de droit civil comme professeur à l'université. Issu d'un second mariage, Johann Ulrich naquit en 1521 à Fribourg où il fit des études de droit, couronnées par un doctorat en 1543, mais à l'âge de 17 ans on l'envoya à l'université de Padoue, alors dans toute sa gloire. À son retour, il reprit ses études à Fribourg mais comme il eut de nombreux démêlés avec les autorités académiques, il n'était pas question d'occuper la chaire de son père à la Faculté de Droit. Johann Ulrich s'installa à Bâle où il épousa une veuve et où il obtint dès 1543 un poste de professeur de droit civil. En même temps il entra au service du duc de Savoie et il a rapidement opté pour une carrière diplomatique. En 1547, ses talents de juriste lui permettent d'obtenir un poste au Conseil aulique (*Hofrat*, après 1556 *Reichshofrat*) de Vienne, qui comptait déjà 11 membres, en majorité des juristes bourgeois.

Il resta au service des Habsbourg de Vienne jusqu'à sa mort en 1570, mais dès 1547 il se plaint du climat de méfiance et des rivalités qui opposent les membres du gouvernement central de Vienne. Il y réussit néanmoins assez convenablement, puisque durant les cinq dernières années de son existence, il occupa le poste de vice-chancelier d'Empire, qui consti-

2 Cf. au sujet de la naissance de la Hanse Volker HENN, Was war die Hanse, in: Jörgen BRACKER (dir.), Die Hanse. Lebenswirklichkeit und Mythos, Hamburg 1989, V. I, p. 15–21.

tuait alors le sommet d'une carrière que pouvait mener un bourgeois dans le Saint Empire romain germanique. Depuis 1558 il exerçait d'importantes fonctions à la chancellerie d'Empire avec le Docteur Seld dont il était l'adjoint. En 1564, il fut, avec Lazare Schwendi, nommé membre du Conseil privé (*Geheimer Rat*), qui venait d'être élargi par l'empereur Maximilien II et comprenait désormais 6 à 8 membres.

Apparemment Zasius, foncièrement honnête, n'a pas fait fortune en dépit de sa brillante réussite. Il était correctement payé pour un fonctionnaire et il recevait d'importantes indemnités de déplacement, pour le remboursement desquelles il devait batailler avec la chambre des comptes de Vienne. À sa mort il n'était pas riche et ses héritiers ne reçurent que de modestes pensions de Maximilien II. Il ne fut pas anobli et sa famille n'a pas fait souche dans le personnel de la Cour de Vienne, ni dans la noblesse autrichienne.

On a attribué son décès à l'âge de 49 ans aux suites des blessures qu'il avait reçues lors d'un grave accident de voiture sur la route d'Ebersdorf à Vienne. Il est clair que sa carrière itinérante, parfaitement suggérée par le tableau de ses déplacements reconstitué par l'auteur, a contribué à affaiblir l'organisme d'un homme qui souffrait d'affections pulmonaires, de la goutte et de la syphilis. Il laissait une veuve et plusieurs enfants; en effet, marié quatre fois, il avait perdu sa troisième épouse en 1568, qui lui avait donné 7 enfants (dont 4 lui survécurent) et il venait de se remarier avec une dame de la noblesse bavaroise.

Ferdinand I^{er} l'autorisa à s'installer au château de Günzburg dans le marquisat de Burgau en Souabe, car cette ville, était située sur les grands axes routiers et plus proche des princes allemands que la résidence impériale de Vienne, où siégeait le Conseil aulique ou la chancellerie d'Empire. En fait Zasius passa sa vie sur les routes d'Allemagne au service de Ferdinand, puis de Maximilien. Il semble que Ferdinand I^{er} l'ait davantage apprécié que son fils Maximilien II, mais comme Zasius avait été proche conseiller de ce dernier lorsque celui-ci n'était que roi de Bohême, le nouvel Empereur le conserva à son service. Toutefois Maximilien II exigeait de Zasius la plus grande discrétion, ce qui obligea ce dernier à rédiger lui-même une bonne partie de la correspondance officielle avec les princes d'Empire. Il semble d'ailleurs que le serviteur ait été aussi secret que le maître et Zasius montre une certaine incapacité à déléguer les affaires, de sorte qu'il se plaint sans cesse de la tâche accablante à laquelle il est soumis. Mais en même temps il rédigeait d'interminables missives (6 grandes pages en général) car Zasius avait la réputation d'être un grand bavard.

Très tôt il fut chargé de missions diplomatiques auprès des grandes villes d'Empire de haute Allemagne (Ulm, Augsbourg Nuremberg), où il entretenait de bonnes relations personnelles avec les patriciens. Il entretint également une correspondance suivie avec l'Électeur de Saxe, l'Électeur palatin, le Landgrave Philippe de Hesse et surtout le duc Albert V de Bavière. Ses missives s'adaptent aux vues de son interlocuteur; s'il est hostile à la branche espagnole de la Maison d'Autriche, il juge en termes plus diplomatiques le comportement de Philippe II dans la révolte des Pays-Bas lorsqu'il s'adresse au duc de Bavière que dans sa correspondance avec l'Électeur de Saxe, où il qualifie la conduite du Roi Catholique de »diabolique«. Il était hostile à l'extension du pouvoir des Électeurs au détriment des autres États de l'empire ou de l'Empereur.

Zasius était en effet un bon connaisseur des arcanes de la diète d'Empire, aussi bien que des diètes électorales car sa première mission fut de représenter le duc de Savoie lors de la session de 1542, à Spire. C'est pourquoi sa mort fut ressentie douloureusement par l'empereur Maximilien II, qui venait précisément de convoquer une session de la diète d'empire à Spire. Il avait l'art et la manière de négocier avec les princes, car au lieu de les impressionner par une rhétorique formelle, il savait conduire des entretiens en privé, voire participer à d'interminables banquets où il réussissait à boire avec modération.

Il a participé activement aux négociations de la diète d'Augsbourg qui ont abouti à la paix de religion de 1555, événement capital dans l'histoire de l'Allemagne. Il était lui-même un catholique modéré, qui passa un instant à la Réforme lors de son séjour à Bâle dans les

années 1540 mais qui se réconcilia bientôt avec l'Église. Vers la fin de sa vie, dans l'atmosphère post-tridentine, il passa néanmoins pour un tiède et le cardinal Otto Heinrich Truchsess von Waldburg, évêque d'Augsbourg souhaitait en 1570 que son successeur à la chancellerie fût enfin un »bon catholique«. En réalité il avait une certaine admiration pour Luther et une grande méfiance à l'égard du Pape et du Saint-Siège. Il était un bon exemple de catholique traditionnel et il était hostile à l'Électeur palatin, parce qu'il avait introduit le calvinisme, qu'il considérait comme un grand mal pour l'Allemagne.

Anja Meußner a quelque peu compliqué la lecture de cette excellente biographie par certaines maladresses de présentation. D'une part elle a voulu adapter à tout prix à la recherche historique le concept à la mode mais fort vague de »communication« pour présenter une analyse pertinente du contenu de la correspondance de Zasius. D'autre part elle a poussé le scrupule de l'érudit jusqu'à citer de fréquents et abondants extraits de la correspondance allemande du chancelier Zasius, parfois difficilement compréhensible pour un lecteur qui n'est pas familiarisé avec la langue du XVI^e siècle. Elle n'en a pas moins sorti de l'ombre un personnage de second ordre parce qu'il n'était ni un prince territorial ni un évêque. Mais au terme de son enquête force lui est de conclure que si Zasius était un habile négociateur, tout dévoué à ses maîtres, il n'était pas un grand théoricien (il n'a laissé que 4 mémoires ou *vota*), même s'il fut indiscutablement l'un des artisans de la paix d'Augsbourg de 1555, ni vraisemblablement un grand stratège que l'on pourrait comparer à Michel de l'Hôpital.

Jean BÉRENGER, Paris

Peter RAUSCHER, *Zwischen Ständen und Gläubigern. Die kaiserlichen Finanzen unter Ferdinand I. und Maximilian II. (1556–1576)*, Munich, Vienne (Oldenbourg) 2004, 480 p. (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, 41), ISBN Munich 3-486-57598-8, ISBN Vienne 3-7029-0481-6, EUR 49,80.

Peter Rauscher nous présente une étude des finances publiques de la Monarchie des Habsbourg centrée sur la période 1556–1576 entre l'avènement de Ferdinand I^{er} comme Empereur et l'avènement de Rodolphe II. En fait il nous donne un aperçu des finances de l'empereur depuis la formation de la Monarchie en 1526 jusqu'aux débuts de la Guerre de Quinze Ans, en 1593.

C'est un sujet difficile qui met en œuvre à la fois l'Empereur, l'Empire et les territoires »patrimoniaux« des Habsbourg, mais, comme il l'explique lui-même, son propos c'était un ouvrage qui faisait cruellement défaut et qui est d'autant plus intéressant que les problèmes sont bien posés par l'auteur. Jusqu'à présent il n'y a pourtant pas eu d'enquête sur les finances impériales, ce qui s'explique en dehors des problèmes de sources, par les orientations de la recherche historique d'un côté vers le Saint Empire, de l'autre côté vers l'histoire spécifique des Pays héréditaires, des pays tchèques ou de la Hongrie; on a récemment suggéré de mettre fin à cette séparation entre *Reichs- und Territorialgeschichte*. En outre l'histoire nationale des États successeurs de la Monarchie autrichienne avait introduit une série de rétroprojections qui ont occulté les réalités du passé. Mais stimulée par des études plus anciennes, la jeune école hongroise autour de Géza Palffy a étudié les archives connues ou inédites pour mieux décrire les dépenses considérables que représentait l'entretien de la Frontière militaire, mais aussi les ressources que la Chambre hongroise mit à la disposition de la défense commune.

En effet Ferdinand I^{er} et ses successeurs ne régnaient pas sur un État territorial, mais sur une série d'espaces politiques, qui, comme les diètes de Bohême et d'Autriche, pouvaient coopérer étroitement à l'occasion, mais demeuraient fondamentalement indépendants et conservaient jalousement leurs structures constitutionnelles. L'empereur était le supérieur (*Oberhaupt*) monarchique de ce rassemblement de monarchies, dont les pays (*Länder*) ne